

# L'ombre de la reconnaissance

## *Participation des jeunes en santé mentale, théorie critique et lecture jungienne des scènes participatives*

Conférence dans le cadre du séminaire « Critique sociale et psychanalyse »  
Université de Lausanne 21/22 mai 2026

Frédéric Heselmans

### **Pourquoi Jung ici ?**

Mobiliser Jung, ou même seulement l'évoquer, dans une communication inscrite dans le champ de la théorie critique ne va pas de soi. Ce choix peut susciter une méfiance légitime. Jung n'est pas l'auteur le plus spontanément convoqué dans les traditions critiques issues de l'École de Francfort, ni dans les sociologies de la domination, de la reconnaissance ou des dispositifs institutionnels. Il y occupe même, sans doute, une place suspecte. Son œuvre a souvent été lue, ou plutôt parcourue, tout particulièrement dans le champ francophone, à partir de ses dimensions symboliques, mythologiques, voire spirituelles. Or ce sont précisément des registres que la critique sociale a régulièrement tenus à distance, au nom d'une vigilance légitime contre la psychologisation du social, l'irrationalisme ou les usages conservateurs possibles de l'idée d'inconscient collectif.

Cette prudence n'est pas infondée. Il y aurait un véritable contresens à utiliser Jung pour expliquer les conduites sociales à partir de profondeurs psychiques supposées, depuis une position de surplomb herméneutique. L'enjeu de ma recherche est plutôt de comprendre comment certains dispositifs participatifs prétendent constituer les jeunes en sujets, reconnaître leurs capacités, et agir avec eux sur les conditions de possibilité d'une participation qui les respecte. Mes terrains actuels m'ont cependant conduit, alors même que je les abordais à partir de la théorie de la reconnaissance, à revenir vers deux notions jungiennes qui m'étaient familières : la *persona* et l'*ombre*.

Il faut donc préciser d'emblée la manière dont je choisis aujourd'hui de réinvestir ces concepts. Dans mon parcours de chercheur en sociologie, j'ai choisi, il y a une dizaine d'années, d'aller « voir ailleurs ». Ce détour, plus que sabbatique, m'a conduit à m'expatrier à l'île de La Réunion, parfois présentée comme un « modèle social créole », et à y faire une escale de plusieurs années. J'en ai profité pour me former à la thérapie symbolique et aux approches jungiennes, puis pour pratiquer en cabinet libéral. Aujourd'hui, bien que plusieurs de mes terrains touchent à la santé mentale des enfants et des jeunes, mon approche n'est plus celle du praticien et je n'applique ici aucune grille clinique aux matériaux recueillis.

Mon approche relève d'une sociologie de la participation attentive aux différentes écologies dans laquelle elle est mise en action. La santé mentale y constitue un cas limite, non parce qu'elle serait extérieure à la participation ordinaire, mais parce qu'elle rend plus visibles les conditions éthiques, relationnelles et institutionnelles d'une participation réellement performative.

Sans refaire ici une exégèse historique, on peut rappeler que la notion de persona apparaît dès les années 1910 dans les textes de Jung sur la structure de la personnalité, avant de se stabiliser dans les années 1920 comme fonction d'adaptation au monde social, c'est-à-dire comme *ce masque socialement nécessaire par lequel le sujet compose avec les attentes du monde extérieur*. La notion d'ombre, quant à elle, se développe plus progressivement et prend toute son importance dans les écrits plus tardifs, en particulier lorsqu'elle devient l'un des éléments déterminants du *processus d'individuation*. Concernant la réception de ces notions, il n'est pas inutile de rappeler que les travaux de Jung trouvent un écho précoce dans le monde anglophone, tandis que la publication des *Collected Works* contribue ensuite à stabiliser et diffuser internationalement son vocabulaire. L'anglais devient alors, pour une grande partie de la réception mondiale, la langue de circulation de Jung, parfois plus que l'allemand. Dans l'espace francophone, en revanche, la réception est plus tardive, plus fragmentaire, et passe d'abord par la Suisse.

Cette réception différée explique peut-être que les concepts jungiens aient moins marqué les sciences sociales francophones que les vocabulaires freudiens ou lacaniens pendant de nombreuses années. Le nombre « officiel » de praticiens, affiliés institutionnellement à l'une ou l'autre école ou tradition, ne reflètent cependant pas l'ensemble des usages culturels ou psychothérapeutiques de Jung. Dans le champ beaucoup plus vaste des psychothérapies contemporaines, des notions issues de Jung circulent largement, souvent par l'intermédiaire du monde anglophone. Au-delà de ma formation thérapeutique, c'est aussi ce paradoxe qui motive mon interrogation : une œuvre peu mobilisée dans la théorie critique francophone, mais dont certains concepts semblent aujourd'hui circuler largement dans les sciences humaines en général et la culture commune<sup>1</sup>.

## Retour historique et maillage épistémologique

Si le recours à Jung n'a rien d'évident a priori, il faut aussi rappeler que le rapport entre théorie critique et psychanalyse n'a jamais été simple. Ma prétention n'est pas d'en être un spécialiste et ce congrès est pour moi l'occasion de découvrir à quel point de nombreux collègues produisent des apports significatifs enrichissant ce débat. Cela ne surprendra personne ici si je rappelle que la psychanalyse habite l'École de Francfort, mais selon des modalités qui n'ont jamais été stables. Si un congrès comme celui-ci existe, c'est aussi parce que ce rapport continue à être questionné. La lecture que j'en fait est qu'une première génération, en particulier Horkheimer, Adorno, Marcuse, Fromm ou Reich, a trouvé dans Freud une ressource utile et « compatible » permettant de ne pas réduire la domination à une structure extérieure. Elle

---

<sup>1</sup>On parle de plus en plus de Jung, c'était mon impression, et j'ai tenté de le vérifier par un petit exercice d'analyse de données textuelles. Une analyse de contenu des archives de la revue *Sciences Humaines* (comme simple exemple de la réception francophone) fait apparaître 221 articles faisant référence à Jung entre 1997 et 2026 avec des fréquences passant de 1 mention par année avant 2000 pour près de 6 (soit dans la moitié des publications) après 2010. En termes de lexicométrie, force est de constater que Jung est souvent présenté en relation avec Freud comme « Le fils rebelle » dans les premières années des archives. Et ne devient un objet autonome de discours, qu'à partir des années 2010, notamment autour des notions d'inconscient collectif, d'individuation et des archétypes... pour devenir plus récemment une référence mobilisée autour des notions de mythes, de symboles, de « soin de l'enfant intérieur » et corollairement de persona et d'ombre.

permettait de comprendre pourquoi les sujets peuvent intérioriser la contrainte et participer à la reproduction de formes sociales dont ils souffrent.

Avec Habermas, dont les approches sont directement mobilisées dans mes recherches, la psychanalyse intervient surtout comme modèle d'autoréflexion émancipatrice et de dépassement des distorsions communicationnelles. Chez Honneth, dont je mobilise plus directement l'appareil critique, elle se déplace vers l'intersubjectivité, les relations primaires et les conditions du rapport positif à soi, notamment à travers Winnicott et Mead.

Se demander pour quels objectifs la théorie critique recourt à la psychanalyse, et surtout à quelle psychanalyse elle recourt est donc une question décisive qui n'a pas de réponse simple. Les traditions freudienne, kleinienne, winnicottienne, lacanienne, laplanchienne, relationnelle ou psychosociale ne donnent pas la même théorie de l'inconscient, du conflit, de la subjectivation... Y ajouter Jung ne peut donc pas consister à reconstruire après coup une filiation inexistante, ni à coller des concepts à des auteurs qui ne s'y réfèrent pas explicitement. Ma contribution repose donc sur un maillage épistémologique situé : elle ne prétend pas proposer une analyse historique du champ, sinon pour constater l'absence quasi systématique de Jung dans ce vaste panorama.

Dans le débat contemporain, la longue controverse entre Joel Whitebook (2021) et Axel Honneth à propos de l'interprétation de Winnicott a fait apparaître des points de tension internes au débat entre psychanalyse et théorie critique suggérant qu'une anthropologie de la reconnaissance reposant sur une perspective jugée comme trop harmonisante se ferait au risque d'affaiblir « le travail du négatif ». En lisant Amy Allen (2015), j'en venais même à me demander si je ne risquais pas, en utilisant les grilles d'analyse de la théorie de la reconnaissance, d'aborder mes terrains avec les enfants et les jeunes, au prisme d'un idéalisme moral qui me priverait de la capacité de percevoir les « passions relationnelles » qui seraient en jeu.

Ce débat m'intéresse donc directement, même si je ne m'y inscris pas exactement par la même porte. Mon hypothèse est que ces deux notions de persona et d'ombre me permettent, à mon niveau, de nommer quelque chose que le vocabulaire de la reconnaissance tend parfois à lisser : le fait qu'une scène de reconnaissance produit toujours aussi une forme attendue de subjectivité, et donc un dehors, un reste, un non-reconnu. Là où Allen ou Whitebook interrogent les limites d'une psychanalyse intersubjectiviste qu'ils jugent trop pacifiée, je propose de décrire les scènes dans lesquelles une institution produit des sujets participatifs reconnaissables, et rejette dans l'ombre ce qui ne correspond pas à cette forme.

## Questions émergentes

Venons-en maintenant plus directement aux questions, que les animations que j'ai menées avec 20 groupes d'enfants et de jeunes de 6 à 18 ans en « difficulté scolaire » (167 enfants), et mon immersion au sein d'un enseignement spécialisé accueillant 50 adolescents en « décrochage scolaire » pour des raisons pédopsychiatriques, ont fait émerger et qui guideront cette communication.

En abordant d'abord, avec les enfants et les jeunes, la manière dont ils se perçoivent et souhaitent être reconnus lorsqu'on les invite à participer dans cette double situation de vulnérabilité qui est ici à priori associée à leur statut d'enfant « à protéger » et leur

« fragilité psychologique » ou sociale, j'en suis venu à me poser des questions dépassant le droit institutionnalisé de participer, la procédure formelle ou le potentiel thérapeutique supposé. Les enfants et les jeunes que j'ai rencontrés ont été invité à participer à ma recherche en leur permettant, par des outils, des conditions et une confiance réciproque, de produire une intelligence de leur propre participation, et donc eux-mêmes dans une approche potentiellement critique. Ils m'ont donc parlé de leur « fatigue » de la participation et du « rôle » qu'ils tenaient lorsqu'on leur donnait parfois l'injonction de participer ou de donner leur avis sur des sujets qu'ils n'avaient pas choisis. Leurs analyses m'ont alors conduit à reformuler une question que je propose de développer :

Que produit la participation lorsqu'elle ne reconnaît les jeunes qu'à la condition qu'ils se rendent reconnaissables dans les formats attendus par l'institution ? Et que devient ce qui, dans leur expérience, ne peut pas entrer dans cette forme attendue de la participation ?

### **Participation et reconnaissance : la promesse honnethienne**

La participation des jeunes en santé mentale est aujourd'hui portée par une multitude de promesses normatives fortes. Elle doit transformer la relation de soin, renforcer l'alliance thérapeutique, accroître l'agentivité, voire contribuer à modifier les institutions elles-mêmes. Cette promesse est soutenue par des cadres juridiques, par les droits de l'enfant, par les droits du patient, par les politiques de santé mentale, et par une littérature déjà pléthorique sur la décision partagée, et l'implication active des jeunes dans leur parcours de soin. Et mes terrains montrent en effet que, lorsque les conditions sont réunies, la participation peut produire ces effets réels : confiance accrue, meilleure compréhension de sa propre trajectoire, transformation de la relation aux professionnels, parfois même déplacement des cadres institutionnels et de la position des adultes impliqués eux-mêmes. Au travers de dispositifs d'expression, de photolangage, de jeux de rôles ou de mises en débat, j'ai pu observer et mettre en lumière que les enfants ne se « contentent » pas de participer. Ils peuvent aussi évaluer la participation, la critiquer, en contester les conditions voir la détourner. Autrement dit, ils peuvent devenir des interprètes compétents des scènes participatives dont ils sont aussi les acteurs.

Lorsque j'utilise la théorie de la reconnaissance comme cadre, j'aborde la participation, en termes pratiques et d'analyse, non seulement comme la possibilité de donner un avis ou d'agir sur sa propre situation, mais aussi d'être reconnu comme interlocuteur légitime, en égale dignité sans pour autant n'être qu'une relation morale abstraite entre sujets. Olivier Voirol a contribué de manière décisive à faire apparaître, à mes yeux comme à ceux de nombreux autres lecteurs dans l'espace francophone très certainement, que la reconnaissance ne peut être pensée sans ses médiations communicationnelles et ses scènes de visibilité. Lorsque j'ai découvert Honneth c'était par son travail d'édition, de traduction et de présentation d'emblée inscrite dans une réflexion plus large sur une reconstruction de la théorie critique, travaillée par les pathologies du social, la domination, l'invisibilité et les paradoxes de l'individualisation contemporaine (Honneth et al., 2008).

Dans ce que j'observe de la participation avec des jeunes en santé mentale mais pas uniquement, celle-ci rend effectivement certaines paroles audibles, certains affects recevables, mais elle peut aussi maintenir dans l'ombre d'autres manières de dire, de se taire, de résister au dispositif. En ce sens reconnaître un droit à participer ne fait pas toujours de cette reconnaissance une dynamique émancipatrice. Elle peut reconnaître le sujet seulement sous la forme où

l'institution sait déjà l'entendre et donner au jeune une place dans le dispositif, à condition que cette place ne perturbe pas trop l'organisation attendue du dispositif. Alors elle peut produire une reconnaissance sans conséquence, ou une conscience de l'instrumentalisation de la participation qui n'est quant à elle pas sans conséquence. Dans cette perspective, une participation qui se donne pour ambition de rendre les jeunes lisibles, intégrables aux dispositifs, est la plupart du temps productrice de désaffiliation. De deux manières que recoupent nos observations et nos dispositifs d'animation. En produisant l'expérience d'une reconnaissance simulée ou celle d'une participation elle-même simulée, sans naïveté de la part des jeunes eux-mêmes par rapport à ce qui est réellement en jeu.

C'est ce que j'appelle ici l'ombre de la reconnaissance : elle n'est pas l'absence de reconnaissance, mais ce qu'elle exige, ce qu'elle trie entre dicible et indésirable, ce qu'elle classe comme inadapté, immature, opposant voire symptomatique dans le contexte de la santé mentale. Et cette ombre se constitue au travers de la répétition de scènes d'interaction où les jeux de rôle, de présentation de soi ou « le maintien de la face » me sont apparus à de nombreuses occasions me rappelant l'importance, y compris dans mes carnets de terrains, de consigner ce qui se dit, dans quel registre de langage ou modes d'interaction, mais aussi ce qui se montre.

### **Sociologiser la persona ?**

Le rapprochement avec les outils d'observation et d'analyse de la sociologie interactionniste sont utiles me semble-t-il. Plusieurs auteurs articulaient déjà Goffman et Habermas au travers de l'agir communicationnel sans pour autant qu'il y ait eu de filiation directe à ma connaissance et j'y reviendrai dans une autre conférence prochainement lors des Rencontres de l'AISLF à Bergame. Dans la littérature anglo-saxonne les parallèles entre Goffman et Honneth ne sont pas rares comme en atteste l'article récent de Koskinen, Laitinen et Stevanovic (2024) qui proposent une articulation entre théorie de la reconnaissance et analyse de conversation, en repartant notamment de l'ordre interactionnel goffmanien.

Ce cadre m'aider pour analyser la manière dont les participants, dans des situations concrètes, se présentent aux autres et produisent des signes interprétables d'évitement de discrédit en particulier. Cette proximité entre situation d'interaction et persona chez Jung semble, par analogie, très directe mais mérite une clarification. Chez Jung, la persona s'inscrit dans une théorie de la vie psychique. Elle conceptualise le compromis entre adaptation sociale et individuation, et est utile dans l'analyse pour dire le risque qu'un sujet s'identifie excessivement au masque qui le rend socialement acceptable. Avec Goffman ce qui importe n'est pas de savoir ce que le sujet est derrière le masque, mais comment se joue une apparition dans une scène donnée. Philip Manning (1992), grand spécialiste de Goffman dont les recherches portent également sur théories freudiennes, formule bien cette différence lorsqu'il souligne que Goffman déplace le « *soi comme performance* » hors de l'intériorité pour l'installer dans les lieux publics de l'interaction. C'est ce déplacement que je souhaite également opérer en dépassant la psychologisation de la persona jungienne, pour l'observer comme une forme située de reconnaissance. Plusieurs travaux contemporains prolongent ce mouvement. David Giles (2020) montre que le concept circule désormais dans le champ des *persona studies* entre psychologie analytique, études médiatiques et analyse des performances sociales en y traçant une filiation entre les travaux de Jung, Goffman mais également de Judith Butler, par la notion de *performance* et de Michel Foucault avec le concept de *technologie de soi*. Un autre usage de ce déplacement

est opéré par Miao et Tian (2022), dans le registre des études de genre en Chine, en proposant que la *persona* ne se réduit pas à une simple présentation de soi, mais fonctionne comme un mécanisme dynamique d'ajustement à des publics, à des normes de crédibilité et à des risques de disqualification que les femmes mettent en jeu dans leurs interactions numériques.

Dans cette perspective, la *persona participative* que je conceptualise n'appartient pas au registre de l'évaluation des processus de participation, ce qui reviendrait à dire que les jeunes jouent faux ou dissimulent leur authenticité. Il s'agit plutôt pour moi d'observer ce qui dans un dispositif participatif appelle certaines formes reconnaissables de présence ou de performance : coopération, réflexivité, motivation, parole sur soi, critique mesurée, capacité à traduire sa souffrance dans un langage recevable. L'ombre apparaît lorsque cette forme attendue de présence devient la condition même de la reconnaissance. Ce qui ne cadre pas avec elle, silence, retrait, ironie, colère, défiance ou refus, risque alors d'être disqualifié, requalifié comme symptôme, ou interprété comme immaturité et désengagement. La *persona participative* apparaît dès-lors très clairement dans mes enquêtes comme une forme de présentation de soi dans une scène asymétrique où le jeune se fait interpréter, par moi, adulte chercheur, par tout médiateur de la participation, et par ses pairs également.

Ce point devient décisif dans les dispositifs qui concernent des jeunes en santé mentale. Car la parole du jeune y est toujours exposée à une double lecture. Elle peut être entendue comme contribution, mais aussi comme signe clinique. Par la participation on peut perdre la face non seulement comme participant, mais comme sujet réputé fragile, instable, vulnérable ou insuffisamment capable. Le seuil d'exposition devient potentiellement celui de la honte, de la disqualification ou de la pathologisation.

Des attitudes de retrait ou l'ironie, peuvent être relus, dans ce terrain en particulier, à partir de ce coût d'exposition. Le jeune invité à participer et qui se tait ne manque pas nécessairement de choses à dire, et prend un risque pour son silence comme pour sa parole. Celui qui joue le jeu ne croit pas nécessairement au dispositif. Tous deux peuvent produire une distance protectrice face à une scène qu'ils perçoivent comme fautive ou déjà jouée.

### **Fatigue participative : symptôme ou savoir pratique ?**

C'est à partir de là que je propose de parler de *fatigue participative*. Elle n'est pas simplement l'effet de la souffrance psychique, de la vulnérabilité ou d'un manque d'énergie individuelle. Elle peut aussi être comprise comme le résultat d'expériences répétées de participation sans conséquence. Les jeunes avec qui j'ai mené des animations, ont déjà été consultés, souvent, mais rien n'a réellement changé à leur yeux. Le point central dans mon analyse est qu'ils ont exprimé un avis, mais le plus souvent l'objet de la décision, ses limites et pas forcément son résultat, était déjà fixé. Ils ont été invités, parfois quasi contraints, à participer, mais seulement dans les cadres définis par les adultes. Ils ont certes appris qu'il existe des moments où leur parole est demandée parce qu'elle peut transformer leur parcours personnel ou de soins, et d'autres où elle est demandée parce qu'elle permet de dire, dans le registre de la justification pour les adultes, qu'ils ont été associés.

Cette fatigue est souvent interprétée trop rapidement comme désengagement. On dira que les jeunes ne veulent plus participer, qu'ils sont difficiles à mobiliser, qu'ils se détournent des institutions, qu'ils sont happés par d'autres formes de sociabilité, qu'ils ne supportent plus les

cadres verticaux. Ces diagnostics ne sont pas toujours faux, mais ils restent superficiels lorsqu'ils ignorent la compétence critique et interprétative des jeunes. Lorsque je les ai interrogés sur la manière dont une participation serait respectueuse de leur point de vue, ils identifient souvent très bien les asymétries de pouvoir, les moments où la parole est réellement ouverte et ceux où elle est déjà cadrée ou quand une consultation sert à légitimer une décision déjà prise.

La fatigue participative peut donc être l'expression d'un savoir pratique. Elle signifie parfois « je comprends ce qu'il faut dire ici, mais ce que j'aurais réellement à dire je le garde pour moi, ça n'a pas sa place ». Dans ce cas, le retrait n'est pas un déficit de subjectivité, il est une conduite socialement informée. La persona participative est une compétence d'adaptation. Elle permet de traverser le dispositif et d'éviter l'exposition excessive de soi. La difficulté qu'il convient de ne pas sous-estimer est le corollaire de cette analyse. C'est entendre la dimension sociale et politique d'une conduite sans nier la souffrance psychique qui peut quand-même y être associée. C'est ce point de tension qui justifie, à mes yeux, une à la fois articulation prudente entre sociologie critique et psychologie analytique et son intérêt pour une praxéologie de la participation.

Ceci est directement en lien avec un autre constat de terrain que j'appellerais la *participation sans consentement*, ou par ailleurs les *paradoxes du consentement*. Participer suppose en principe une part de liberté, d'adhésion ou au moins d'une manière de recueillir ce consentement. La normalisation des procédures amène ici à une simplification formelle, y compris dans les protocoles de recherches, ignorant la formation relationnelle nécessaire à son expression avec des publics en situation de vulnérabilité plus encore qu'avec d'autres. Dans de nombreux dispositifs, la participation tend à devenir un présupposé. Il faut participer à son parcours, participer à son soin, participer à son projet, participer au groupe, participer à l'évaluation, participer à la vie de l'institution. Et s'il s'agit de participer à une recherche il faut signer un formulaire et le faire signer par une personne « responsable » si on n'est pas supposé disposer de la capacité à consentir, ce qui est le cas, en droit, pour tout mineur d'âge. Est-ce ça consentir à participer ? De point de vue éthique je ne suis bien entendu pas le seul à penser que c'est insuffisant et relève une forme de domination implicite qui relève de l'adultisme. On voit ici comment une norme émancipatrice peut se retourner en obligation comportementale.

Dans un langage proche de Rosa, la participation est sensée promettre une relation résonante au dispositif. Un jeune invité à participer s'attend à pouvoir s'exprimer, et il attend de l'institution une réponse, que quelque chose se transforme. La participation devient alors une relation dans laquelle le sujet éprouve qu'il peut atteindre le monde et que le monde peut lui répondre. Mais lorsque la parole est recueillie sans réponse effective, la participation devient une relation muette. Elle sollicite le sujet sans se laisser atteindre par lui. L'institution absorbe, évalue, mais ne se transforme pas. Dans cette perspective, la fatigue participative pourrait aussi être comprise comme une fatigue de la non-résonance : l'expérience répétée d'une relation qui appelle sans répondre. Je ne développerai pas davantage ce point dans le cadre de cette conférence, mais il me semble intéressant du point de vue de la théorie critique. Il permet de penser une articulation possible entre reconnaissance, participation et résonance. Une participation émancipatrice serait, de ce point de vue, une participation où le monde institutionnel accepte d'être affecté. Ce qui suppose selon moi la reconnaissance à tout le moins d'une commune vulnérabilité.

## Que permet alors Jung dans cette analyse ?

La persona participative ouvre donc selon moi une catégorie critique. Elle désigne la forme que prend l'adaptation du sujet à un dispositif de reconnaissance conditionnelle. Elle n'est pas, dans le cadre que je mobilise le contraire du « vrai » sujet participant qui serait inaccessible à la recherche. Elle est la manifestation d'un compromis social par lequel le sujet se rend reconnaissable et peut produire un « reste » non reconnu. L'ombre est ce que ce compromis laisse de côté. Un ensemble d'affects, de tensions et de puissances critiques. Lorsqu'un dispositif de participation ne parvient pas à reconnaître, cette ombre produit des effets sur le sujet lui-même, et la manière dont il aborde sa participation est dès-lors en constante mutation, c'est là l'apport jungien me semble-t-il.

Cette articulation permet pour moi de déplacer le débat sur la participation, et la suite de mon travail de recherche. Il ne suffit pas de multiplier les dispositifs, de créer des conseils, des groupes de parole, des questionnaires, des ateliers, des procédures de codécision. Il faut interroger les conditions de reconnaissance qu'ils instituent et la part d'ombre qu'ils génèrent. À ce niveau, l'enjeu n'est plus seulement méthodologique. Il devient politique. Une participation qui ne reconnaît que la parole conforme et ne peut résonner avec les propres attentes des jeunes ne produit pas directement de l'émancipation. Elle produit de l'intégration « citoyenne » aux yeux des institutions, alors qu'elle accroît la défiance mais aussi la colère et la critique parce qu'elle ajoute à la non-reconnaissance initiale l'expérience d'une reconnaissance simulée.

Toutefois disqualifier tout simplement les dispositifs participatifs serait une erreur théorique et politique. La participation peut être une médiation puissante de reconnaissance, de confiance, d'agentivité et de transformation institutionnelle. Mes terrains montrent qu'elle peut produire des effets très concrets lorsque les jeunes sont reconnus comme sujets capables, lorsque les cadres sont susceptibles de se transformer et lorsque la conflictualité n'est pas immédiatement neutralisée.

Cette conclusion m'aide à préciser ce qui viendrait après le diagnostic critique de l'ombre de la reconnaissance. Montrer que certains dispositifs participatifs produisent de la reconnaissance conditionnelle, de la fatigue, des persona participatives ou des formes faibles de résistance me semble insuffisant. D'un côté, la théorie critique demeure indispensable pour penser ici la domination, les asymétries et les rapports de pouvoir. De l'autre, j'aborde du point de vue pragmatique les compétences dont les enfants et des jeunes font part sur mes terrains, leur intelligence située et leur capacité à construire du commun. Dans les dispositifs que j'étudie, les jeunes sont pris dans des scènes asymétriques et y développent aussi des compétences valables en dehors des formes administrées de participation.

C'est ici que s'ouvre ce que j'ai déjà appelé précédemment une praxéologie de la participation. Il ne s'agit plus seulement d'étudier la participation comme droit, comme procédure, comme norme institutionnelle ou comme idéal démocratique. Il s'agit d'analyser les médiations et les manières de faire groupe qui permettent, ou non, à une participation de devenir performative. Penser ce passage d'une participation comme scène déjà instituée, d'une critique de la participation administrée, à une participation comme production située d'un monde commun, attentive aux conditions concrètes par lesquelles un dispositif peut cesser de produire seulement des sujets reconnaissables pour devenir un lieu où se compose, fragilement, du pouvoir-avec.

## Bibliographie

- Allen, A. (2015). Are We Driven? Critical Theory and Psychoanalysis Reconsidered. *Critical Horizons*, 16(4), 311-328.
- Angella, M. (2017). Bridging the gap between critical theory and critique of power? Honneth's approach to "social negativity". *Journal of Political Power*, 10(3), 286-302.
- Giles, D. C. (2020). A Typology of Persona as Suggested by Jungian Theory and the Evolving Persona Studies Literature. *Persona Studies*, 6(1), 15-29.
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*. Minuit.
- Honneth, A. (2000). *La lutte pour la reconnaissance*. Cerf.
- Honneth, A., Voirol, O., Rusch, P., & Dupeyrix, A. (2008). *La société du mépris : Vers une nouvelle théorie critique* (Nouvelle éd.). Éd. La Découverte.
- Honneth, A., & Whitebook, J. (2016). Omnipotence or fusion? A conversation between Axel Honneth and Joel Whitebook. *Constellations*, 23(2), 170-179.
- Jung, C. G. (1964). *L'homme et ses symboles*. Robert Laffont.
- Koskinen, E., Laitinen, A., & Stevanovic, M. (2024). Recognition in interaction : Theoretical and empirical observations. *Frontiers in Sociology*, 8.
- Manning, P., & Goffman, E. (1992). *Erving Goffman and modern sociology*. Polity Press.
- Miao, W., & Tian, X. (2022). Persona : How Professional Women in China Negotiate Gender Performance Online. *Social Media + Society*, 8(4).
- Rolo, D. (2018). Psychoanalysis and critical theory: A new quarrel about revisionism? *Constellations*, 26(1), 31-42.
- Rosa, H. (2018). *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*. La Découverte.
- Voirol, O. (2012). Quel est l'avenir de la théorie critique ? *Questions de communication*, 21, 107-122.
- Voirol, O. (dir.). (2015). Autour d'Axel Honneth. Reconnaissance et communication. *Réseaux*, 193.
- Whitebook, J. (2021). Misuse of Winnicott : On Axel Honneth's appropriation of psychoanalysis. *Constellations*, 28(3), 306-321.